

Morceaux de vie réelle
Les Étoiles d'Angus

Louis-Dominique Lavigne

Numéro 101 (4), 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26292ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavigne, L.-D. (2001). Compte rendu de [Morceaux de vie réelle : *Les Étoiles d'Angus*]. *Jeu*, (101), 20–23.

Morceaux de vie réelle

Il y a des spectacles qui partent gagnants grâce à un bon sujet. D'autres, avec des thèmes plus classiques, réussissent à nous émouvoir grâce à la force d'un texte, à la performance des acteurs ou à la pertinence d'une lecture scénique, etc. Avec *les Étoiles d'Angus*, on peut affirmer d'emblée que cette production des Gens d'en bas aborde un foutu bon sujet, rafraîchissant s'il en est, qui nous change des sempiternels mêmes thèmes de la dramaturgie québécoise actuelle. Quel est ce sujet qui me plaît tant dans cette pièce ? C'est celui de l'artiste qui cherche à faire de son art le reflet d'un milieu. En fait, *les Étoiles d'Angus* racontent une tranche importante de notre histoire théâtrale contemporaine dont plus personne ne parle : le théâtre populaire qu'ont développé chez nous le Grand Cirque Ordinaire, le Théâtre Euh !, le



Parminou, le Théâtre de Quartier, la Marmaille, le Théâtre Pince Farine ou le Théâtre les Gens d'en bas, justement, qui coproduit *les Étoiles d'Angus* avec le Théâtre du Jour, comme un hommage à son propre passé.

On sait à quel point, à ses débuts, le Théâtre les Gens d'en bas était maître de ce courant, avec une subtilité et une émotion qui manquaient parfois à d'autres troupes un peu trop parachutées dans leur lieu d'intervention. Il est vrai que la compagnie, avec un professionnalisme remarquable, transposait dans ses œuvres un mouvement social extrêmement dynamique de prise en mains du milieu par le milieu. La jeune troupe du Bas-du-Fleuve faisait même partie intégrante de cette expérience communautaire unique en son genre.

Les Étoiles d'Angus

TEXTE DE MICHAEL HEALEY. TRADUCTION ET MISE EN SCÈNE :
ANDRÉ THÉRIEN ; ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : MARTIN
ÉMOND ; DÉCOR ET COSTUMES : LINDA BRUNELLE ; ÉCLAIRAGES :
ANDRÉ RIOUX ; MUSIQUE ORIGINALE : KATE ET ANNA MCGARRIGLE.
AVEC STEPHAN ALLARD (JEUNE ACTEUR CITADIN), PIERRE COLLIN
(ANGUS) ET JEAN-LOUIS HÉBERT (MORGAN). COPRODUCTION DU
THÉÂTRE LES GENS D'EN BAS ET DU THÉÂTRE DU JOUR, PRÉSENTÉE
AU THÉÂTRE PROSPERO DU 6 AU 31 MARS 2001, ET REPRISE
AU THÉÂTRE DU BIC DU 27 JUIN AU 18 AOÛT 2001.

Dans les militantes années 70, ce théâtre souvent très politique existait un peu partout dans le monde occidental. Le Théâtre du Campagnole ou le Théâtre de l'Aquarium, La Carriera, la San Francisco Mime Troup ou le Teatro Campesino faisaient partie des compagnies les plus connues de ce théâtre radical ; sans parler de toutes ces troupes plus éphémères qui naissaient un peu partout selon la spontanéité des luttes sociales.

À travers ce « jeune théâtre », l'urgence de la prise de parole prenait le dessus sur le vedettariat. Le contenu dominait le contenant. Le théâtre était considéré comme un moyen plutôt que comme une fin. On peut critiquer ce rapport simpliste entre la forme et le fond, mais cette pénétration artistique au cœur du social aura tout de même donné quelques spectacles mémorables, qui auront marqué un grand moment dans l'histoire du théâtre contemporain.

Le Théâtre Passe Muraille

Les Étoiles d'Angus s'inspirent d'une expérience réelle, celle du Théâtre Passe Muraille de Toronto qui, avec son *Farm Show*, était, au Canada anglais, le représentant le plus inspiré de ce théâtre d'intervention. La pièce de Michael Healey traite d'abord et avant tout de l'artiste qui cherche à parler d'un monde qui ne lui est pas familier. Un milieu populaire évidemment, la mode à l'époque étant à l'ouvriérisme. Le texte puise directement à cette expérience, non point tant pour en faire l'apologie que pour en explorer la démarche dans toutes ses richesses et ses excès, ses contradictions et ses complexités.

En 1972, Miles, un jeune acteur d'une troupe de théâtre de Toronto, vient vivre chez les fermiers afin d'alimenter une création collective en pleine répétition dont il est un des auteurs et comédiens. La pièce fait donc aussi allusion à cette fascinante apogée de la création collective, où la dynamique de groupe, les méthodes de création et la culture populaire participaient de cette même idéologie collectiviste qui dominait alors les regroupements progressistes de tout genre, de la garderie à la coop de cinéma, de la clinique médicale au comité de logement. J'ai bien ri quand, à un certain moment, Miles parle de l'organisation soviétique en milieu agricole comme modèle à imiter. Ses arguments sont naïfs, et les fermiers ont raison de renvoyer ce jeune artiste à son métier d'acteur.

Les Étoiles d'Angus (Théâtre les Gens d'en bas/Théâtre du Jour, 2001). Sur la photo : Pierre Collin, Jean-Louis Hébert et Stephan Allard.
Photo : Josée Lambert.

Miles vient cueillir des morceaux de vie réelle pour nourrir sa fiction. Deux amis célibataires, Morgan et Angus, sont propriétaires d'une ferme. Le premier est un homme normal, alors que le second, à la suite d'une obscure blessure, semble avoir l'esprit dérangé. On n'est pas loin de George et Lennie dans *Des souris et des hommes* : la relation entre les deux personnages, l'amitié exceptionnelle entre un handicapé et un honnête cultivateur, leur passé continuellement ressassé, le rêve d'une rénovation de maison, tout cela fait penser au célèbre roman de Steinbeck, dont la poignante adaptation théâtrale est parfois montée sur nos scènes.

Un terrain dangereux

Les Étoiles d'Angus analysent le comportement de l'artiste engagé face à son terrain d'inspiration. Ce dernier vient nourrir l'artiste. Mais la récupération du milieu mène parfois le créateur plein de bonnes intentions sur des voies dangereuses. Miles invite Angus et Morgan à assister à une sorte de répétition publique de sa création collective. Morgan en sort révolté parce que le jeune acteur, dans le canevas improvisé par la troupe, s'est servi de leurs vies privées plutôt que de leurs conditions de travail. Quant à Angus, le dérangé, il y ressent presque, au contraire, cette fameuse catharsis que décrit Aristote dans sa *Poétique*. Si l'œuvre en chantier dérange le normal, il vient soigner le dérangé. N'est-ce pas là une allusion fort riche au rôle social de l'art ? Plusieurs artistes engagés croient que le théâtre authentique a pour double mission de bousculer les normes et de soigner les maux de l'âme. C'est ce qui arrive dans *les Étoiles d'Angus*.

Cette pièce vient rappeler toute la générosité qui animait ce projet artistique du théâtre social des années 70, qui consistait à rejoindre le monde ordinaire en témoignant de sa culture non pour l'abaisser mais pour l'ennoblir.

Pour un nouveau théâtre engagé

Tous les aspects purement documentaires sont refusés par la troupe de théâtre parce que dramaturgiquement, ça ne fonctionne pas, alors que l'histoire secrète des deux amis semble être le point fort de la pièce à construire. Michael Healey a raison de privilégier la vie privée des gens plutôt que leur contexte sociologique. En ce sens, il renouvelle le genre et dessine certaines balises de ce que pourrait être le théâtre engagé à l'aube du nouveau millénaire. Pourtant, Miles se rend compte que son incursion dans l'intimité des fermiers va trop loin. Il devient le témoin d'un drame qu'il n'avait pas prévu. À un point tel qu'à la fin du spectacle le jeune artiste refuse d'utiliser le matériel recueilli pour nourrir sa création.

Cette démarche de Miles est aux antipodes du nombrilisme de l'artiste d'aujourd'hui. La fiction égocentrique est dominante actuellement dans le roman, le cinéma et dans un certain théâtre qui se réclame pourtant de la modernité. Le fameux jeu du balancier a troqué le social pour le nombril. Le théâtre d'enquête a encore sa place, j'en suis convaincu. Il a connu son heure de gloire aux lendemains des contestations soixante-huitardes. Cette pièce vient rappeler toute la générosité qui animait ce projet artistique du théâtre social des années 70, qui consistait à rejoindre le monde ordinaire en témoignant de sa culture non pour l'abaisser mais pour l'ennoblir.

Une distribution sans compromis

La mise en scène d'André Thérien est simple et efficace. Pour ce genre de texte, c'est ce qu'il faut. Sa traduction, méticuleuse, coule de source. Les acteurs répondent à la commande avec justesse. Permettez-moi d'avouer le plaisir que j'ai de voir évoluer sur

scène deux acteurs autres que la quinzaine de comédiens que l'on retrouve partout, à la fois à la scène et à la télévision. Comme s'il n'y avait que quinze acteurs et actrices au Québec ! Je félicite les Gens d'en bas de briser le conformisme de cette stratégie de marketing fondée sur la tête d'affiche pour nous permettre de découvrir de nouvelles figures. Stephan Allard, déjà habile dans *Partie de quilles chez la Reine de Cœur*, se révèle un jeune comédien plein de promesses ; il est criant d'intériorité, ce qui est rare pour un comédien de son âge. Quant à Jean-Louis Hébert, son anonyme, du moins à Montréal, donne encore plus de force à son personnage, et l'on a l'impression d'être en présence d'un vrai fermier, au fort accent franco-manitobain, issu d'un rang perdu quelque part dans les prairies canadiennes. L'effet de réel est renversant.

Une compagnie novatrice

Depuis plus de dix ans, les Gens d'en bas s'imposent comme d'étonnants innovateurs en ce qui a trait à la régionalisation théâtrale. Balayant tous les lieux communs, ils continuent à inventer des formules surprenantes en collaborant avec des compagnies de Montréal ou de Québec et en contrôlant leurs produits avec une passion indéfectible pour un théâtre qui a quelque chose à dire. Avec *les Étoiles d'Angus*, les Gens d'en bas, un peu par hasard sans doute, nous étonnent encore plus en poursuivant leur démarche tout en renouant avec ce style qui les a fait naître. La compagnie fait le pont avec son passé pour mieux se propulser vers des pistes théâtrales que je prédis audacieuses et toujours à l'écoute des débats sociaux qui s'annoncent. N'est-ce pas là le signe d'une démarche authentique ? Décidément, cette compagnie du Bic n'a pas fini de nous étonner. **J**